

La Tour du Pin, entre création et révélation

par Isabelle RENAUD-CHAMSKA, présidente des Amis de Patrice de La Tour du Pin

Riche d'intelligence, d'amitiés, d'affections familiales, jeune homme adulé mûri par la guerre et la captivité, époux comblé et père de quatre jolies filles, puis grand-père, Patrice de La Tour du Pin a connu une seule passion : la poésie. Fécondée par sa foi en Dieu, elle s'est épanouie en une œuvre unique, tendue entre Genèse et Apocalypse : Une Somme de Poésie.

SON PÈRE étant mort au front dès les premiers jours de la Grande Guerre, Patrice devient orphelin à l'âge de trois ans. Avec sa sœur et son frère plus âgés, il partage sa vie entre les beaux quartiers de Paris, où il est né le 16 mars 1911, et les vastes étendues de la campagne gâtinaise, où il passe ses vacances entre ciel et marais et où il s'installera, adulte. La liberté dont ils jouissent incite les enfants à inventer sans fin des jeux dans lesquels l'imagination du jeune Patrice excelle, et qui trouveront des développements surprenants dans son œuvre poétique.

Dès son plus jeune âge, en effet, il sait qu'il sera poète. Il se met à l'écoute des arbres et des bêtes, se comptant comme l'un d'eux, se comprenant lui-même grâce à eux. Sa familiarité avec le monde végétal et animal, teintée de panthéisme, ne le détourne pas cependant d'une foi profondément ancrée dans le rythme même de son cœur et de son sang : la foi en un Dieu trinitaire, Père, Fils et Esprit, qui constitue l'essence et la structure de son être. Encore enfant, il écrit un court poème : *Seigneur, qu'ils sont beaux vos mystères !*

Attiré par les mots dont la magie et la force d'évocation le fascinent, il noircit des cahiers d'écolier et cisèle des sonnets, comme cette série de *Notre-Dame de France* qu'on trouve dans ses archives, décrivant les cathédrales gothiques avec un vocabulaire et une maîtrise des formes poétiques étonnants. En 1926, élève de seconde à Sainte-Croix de Neuilly, il publie, avec un cousin plus âgé, un recueil intitulé *Lys et violettes*, qui aura un certain succès dans le cercle familial et qui témoigne de sa maîtrise précoce de l'écriture. Quelques années plus tard, il discernera comme matrices de sa vocation poétique trois « germes » dynamiques. En se combinant de manière innombrable, ils sont à la source de sa production poétique : les « enfants sauvages », qui



Patrice et Anne de La Tour du Pin, peu après leur mariage, dans le salon du Bignon.

incarnent de son amour pour la nature, les « enfants paradisiens », qui expriment son désir infini de Dieu, et les « enfants chanteurs », incarnations de son goût irrésistible pour les mots et leur musique. Il ajoutera un quatrième acteur, celui-là même qui lui permet d'analyser son travail poétique : le sens de l'analyse propre à un esprit scientifique. Peut-être parce que son ascendance irlandaise, qui le pousse par atavisme à s'immerger dans les atmosphères mystérieuses, ne lui fait pas oublier qu'il est aussi un descendant de Condorcet, le grand mathématicien des Lumières.

À quinze ans, La Tour du Pin entre en réclusion poétique comme on entre en religion. Il commence à construire un « cloître intérieur » dans lequel il

En réclusion poétique comme on entre en religion

convoque toutes sortes de personnages, ses créatures ou ses « enfants », reproductions des « germes » qu'il a discernés en lui. Il peuple ainsi son monde intérieur de ces êtres sortis de son imagination, à qui ses mots donnent chair. Il leur fait jouer le grand jeu de la vie et de la mort, joue avec eux, tire les ficelles de ce théâtre intime dans lequel il se projette, et qui lui donne de se comprendre lui-même, dans sa personnalité en construction.

Tous ces personnages fictifs à qui il attribue la paternité de ses poèmes, il les rassemble alors dans un lieu intérieur qu'il appelle Tess. « Une clôture de chanteurs » d'où chacun va s'élancer à la quête de lui-même et de Dieu. *La Quête de Joie* est ainsi publiée en 1933, à compte d'auteur. À 22 ans, le jeune poète



Les étangs du Bignon.

lancé par Supervielle connaît un succès retentissant, rejoignant un public avide de spiritualité, séduit par son sens du mystère et son expérience toute personnelle de l'invisible. L'aventure des « *quêteurs de joie* », à la fois physique et spirituelle, se déroule dans l'atmosphère trouble des marais, entre orgueil et humilité, violence et amitié. Le gibier traqué est une « *sauvagine* », oiseau de passage à chasser et aussi femme idéale à conquérir, objet de jouissance et vecteur d'élévation. Les anges, « *bouffées de spirituel* », sillonnent le ciel de la quête, ardemment recherchés, cruellement capturés. L'objet final de la poésie est la connaissance de Dieu, menée parfois jusqu'à la rage, le Christ s'offrant comme un gibier à traquer et à aimer dans cette « *quête de Joie* », qui est en fait une quête de Soi.

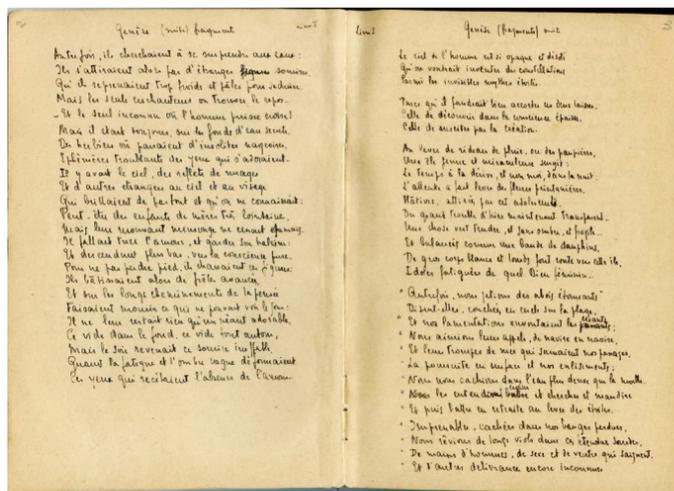
En 1938, Patrice de La Tour du Pin publie *La Vie recluse en poésie*, qu'il fera précéder dans l'édition de 1981 de la mention : « *Tout homme est une histoire sacrée* ». En 1938 toujours, sort un recueil de psaumes chez Gallimard. Son activité littéraire ne sera pas arrêtée par la guerre. Mobilisé en septembre 1939, blessé à la tête, donné pour mort, il vit pendant quatre ans dans des conditions difficiles – il gardera toute sa vie dans son portefeuille son faire-part de décès. Fait prisonnier dans l'oflag IX A puis IV D en Silésie, il rencontre nombre de personnalités importantes comme Jean Guitton ou le P. Yves Congar, avec qui il restera en contact après la guerre. Il poursuit son travail poétique sans relâche dans la promiscuité, le bruit, la faim et le froid, écrivant sur les bouts de papier qu'il peut trouver.

Libéré en 1943 au titre de son statut d'agriculteur, il épouse sa cousine Anne de Bernis pour qui il écrit de superbes poèmes d'amour. Et s'installe dans le Loiret au Bignon-Mirabeau, dans ce château isolé qu'il aime surtout à cause de la campagne environnante, faite d'étangs et de bois. Chasseur, il passe des heures sur les marais, à l'affût des oiseaux, ces « *enfants de septembre* » qui l'ont rendu célèbre. Poète, il éprouve l'attente et la patience nécessaires avant que soient donnés les mots qu'il traque et affûte patiemment.

En 1946, il publie chez Gallimard *Une Somme de Poésie*, qui rassemble tous les recueils publiés antérieurement et ce qu'il a écrit en captivité. Plus de six cents pages dans une typographie serrée, qu'il définit, dans le poème « *Genèse* »,

« **Tout homme est une histoire sacrée** »

« *Genèse.* »



Extrait des archives du poète.

comme « *le jeu de l'homme devant lui-même* ». Il y annonce aussi « *le jeu de l'homme devant le Monde* », et « *le jeu de l'homme devant Dieu* ». Trois « *jeux* », trois volumes pour une seule *Somme de Poésie*, projetée dès le départ comme un tout rassemblant l'ensemble de son œuvre, indissociable de sa vie. Il mènera jusqu'au bout ce « *jeu* », à qui il donnera une forme architecturale très structurée. « *Une cathédrale* », comme le dira Jean Guitton, à l'image de celles qu'il chantait quand il était adolescent. Il mourra en 1975 un crayon à la main, dictant ses derniers poèmes dans un dernier souffle.

Mais nous n'en sommes pas là. En même temps que son gros livre, arrive au monde son premier enfant, Marie-Liesse, « *qui porte son nom de joie* ». Marquant l'entrée définitive du poète dans l'âge adulte. Trois autres filles suivront, occupant sa vie de gentilhomme campagnard. Installé au Bignon, gérant son domaine, entouré de ses nombreux amis mais loin de toute mondanité, il poursuit son œuvre, qui le tient autant qu'il la tient. Décidé à tourner la page et à ne pas reprendre les thèmes, devenus obsolètes, qu'il a explorés dans son adolescence, il se lance dans une « *contemplation errante* », à la découverte du monde qui l'entoure. Après avoir sillonné son monde intérieur, il veut comprendre les autres, ses semblables, ses frères, ces hommes de son temps, avec qui tout est à reconstruire en ces années d'après-guerre. La tâche est ardue et malgré sa bonne volonté, il a du mal à comprendre une époque séduite par le matérialisme et le consumérisme. Ses contemporains se détournent de lui, car ils suivent d'autres dieux plus attirants, d'autres idéologies dont ils ont fait leur nouvelle religion.

Mais lui il ne se décourage pas. Il se veut entièrement solidaire du monde moderne, qui lance des fusées à la conquête de l'espace et bouillonne de vie. Même si cette vie lui paraît un peu brouillonne et oubliée des noces de l'Esprit. Sans se lasser, il envoie des « *lettres d'appel* » à ses contemporains, pour leur faire retrouver le sens de la terre, l'amour du Christ et le goût des mots justes.

Cette nouvelle aventure dure une douzaine d'années, jusqu'à la publication du *Second Jeu* en 1959. C'est une longue traversée du désert sur le modèle de l'exode biblique, avec ses heures de soif et de découragement, de protestation

contre Dieu. Sa poésie elle-même est tarie, il a perdu le bonheur d'une prière qui coule de source. Mais la foi le tient. Il comprend qu'il ne peut rejoindre les autres qu'en creusant en lui cette soif inextinguible qui le dévore depuis sa naissance, le besoin de « *Les Enfants de Septembre.* » chanter Dieu, en s'engageant dans une alliance qui prend de plus en plus nettement le visage du Christ, son « *Christ brûlant* ». Au terme d'un périple épuisant raconté dans une vingtaine de chapitres en prose et ponctué de psaumes haletants, après une nuit de lutte, il signe un « *contrat* » (avec Dieu ? avec lui-même ?) « *sur l'Eucharistie* » : « *Seigneur je ne m'appuie que sur ta Pâque en moi.* »

Après douze ans de tarissement de sa parole poétique, il trouve, à la toute fin de son livre, le bonheur d'un lyrisme nouveau dans une « *Préface* » qu'il dédie à sa femme mais qu'il adresse à Jésus le « *Bien-aimé* ». Dans le même temps, il découvre que des fusées habitées d'astronautes tournent autour de la terre. Patrice de La Tour du Pin, ébloui par cet exploit et toujours solidaire de sa génération, va utiliser l'idée de ce nouveau moyen de locomotion pour entamer un grand périple autour du double foyer liturgique de Noël et de Pâques..

Son « *troisième jeu* » sur orbite connaît une première étape avec la publication en 1963 du *Petit théâtre crépusculaire*, qui offre un poème et une réflexion chaque jour tout au long de l'Avent et du temps de Noël. Puis arrive l'événement qui va bouleverser sa vie : en 1964, l'Église l'invite à traduire le nouveau missel promulgué par Paul VI et les rituels qui vont suivre. Elle veut bénéficier de cette écriture purifiée et renouvelée dans le creuset de cette longue épreuve du désert, au moment où elle-même remet en question les mots de sa prière. Abandonnant le latin séculaire, elle va élever devant Dieu des préfaces eucharistiques et des prières liturgiques en français pour les hommes de ce temps.

Pendant plus de dix ans, le poète mène de front son travail personnel et ce travail collectif dans lequel il s'immerge. Le concile Vatican II bat son plein, la constitution sur la liturgie a été votée à la quasi-unanimité. Ce sera ensuite *Une Lutte pour la Vie* en 1970, qui explore le carême, la Semaine sainte et le temps pascal. *Concert eucharistique* en

1972 travaille sur la poétique de la messe, avec sept grandes compositions. Ses dernières publications seront les *Lettres de faire-part* dans lesquelles il explique sa démarche et *Cinq petites liturgies de carême* en 1974, suivant les *Évangiles de l'année A*.

Parallèlement, il mène le travail exigeant des traductions liturgiques. Seul laïc dans une équipe de clercs, il est chargé de veiller sur la langue française. Il s'est lancé aussi dans la refonte herculéenne de l'ensemble de sa *Somme*, à la lumière du mystère eucharistique dont il a découvert la centralité dans sa vie, dans son œuvre et dans le monde. En 1974, il publie chez Gallimard une anthologie de ses psaumes, *Psaumes de tous mes temps*, pour mettre en évidence la cohérence de son travail et de sa vie.

Avant d'être emporté à 64 ans par un cancer foudroyant, il a donc pu réaliser le rêve fou qu'il avait fait en sortant de l'enfance : « *écrire la grande prière de l'homme de ce temps* ». Ce « *troisième jeu* » donne à lire la poésie d'un homme qui a réussi à décrypter et à construire sa personnalité pour accéder à sa parole, puis qui a renoncé à la solitude de son verbe pour exercer sa solidarité avec les autres, ceux qui ne peuvent pas parler ou ne savent pas prier. Dans « *le jeu de l'homme devant Dieu* », il parle désormais en disant « *nous* », au nom de l'Église, « *un nous recomposé dans l'homme divisé* ».

Sa parole habitée par le Christ-parole, Verbe de Dieu, s'efface pour devenir la parole de l'Église, Corps du Christ. Tout le jeu qu'il a mené, qui l'a tenu en haleine toute sa vie, aboutit à cette kénose assumée dans la joie. Après sa mort le 28 octobre 1975, sa femme, Anne, publiera chez Gallimard l'édition définitive d'*Une Somme de Poésie*, revue et corrigée par l'auteur, trois volumes datés de 1981, 1982 et 1983. Les trois volets de ce triptyque magistral s'ouvrent généreusement à toute âme qui cherche une musique et des images pour prier Dieu, en homme ou en femme de notre temps. IRC

En 1964, l'Église l'invite à traduire le nouveau missel promulgué par Paul VI

Société des Amis de Patrice de La Tour du Pin, Marie-Liesse d'Aboville, Le Bignon-Mirabeau 45210 ; ml@patricedelatourdupin.fr www.patricedelatourdupin.fr

TEMPS DE L'AVENT

Le poète et la Vierge à l'Enfant

LA VIERGE MARIE tient une place essentielle dans l'œuvre de Patrice de La Tour du Pin. À l'abbaye de Tess où se retrouvent les Quêteurs de Joie, la chapelle lui est dédiée. Là, « on médite sur la virginité-mère des enfants de Dieu et de leur vie d'enfance en Dieu, par où l'éternel prit le temps, le vieux temps roulant du monde, prit la chair, la belle chair dangereuse du monde, prit la vie, comme on prend le vent, de l'étoile de l'Orient à l'étoile de l'Occident, de la lumière à la lumière » (I 184) *.

La virginité est cette part secrète réservée à Dieu en tout homme, par où Dieu peut prendre naissance dans le cœur qui accueille sa grâce. Marie a vécu ce mystère d'une virginité féconde ouverte à la présence de Dieu et à sa Parole. L'« Office de la Vierge » met dans la bouche des Chanteurs une belle hymne de l'Annonciation reprise dans Prière du temps présent : « Un jour des âges, / Il y eut un éclair / Né de la fin des temps, / Le grand message / Du ciel à tous les sangs : / Dieu allait prendre chair. [...] Il approcha / Du secret de la vie / Que Dieu se réservait ; / L'ange toucha / Celle qui le gardait / Et l'ombre tressaillit. » (I 415) En la Vierge Marie, « Terre sainte, Terre bénie entre toutes les terres, Terre passée à l'état de lumière », la nuit du monde est enceinte de la lumière divine.

Le poète médite le mystère de la virginité de Marie et de l'incarnation de Jésus, car il a compris qu'il n'y avait pas d'autre lieu pour que naisse son poème, sa parole d'homme vivant sous le souffle de l'Esprit. Le poète en quête des mots de son poème se dirige donc vers le plus vierge de lui-même, loin de l'angélisme et des idoles forgées par le narcissisme. Il sait d'intuition que la vie se tient au secret, dans les profondeurs encore vierges de l'âme, « la Réserve à la chair de Dieu qui fait amour » (III 126) *. Renonçant aux hauteurs glacées de l'amour de soi, orgueilleuses et désertiques, le poète trouve dans la figure de la Vierge de l'Annonciation le meilleur lieu de naissance du poème. Dans sa prétention insensée de faire naître une voix vivante, la sienne, celle de l'univers, il trouve dans la maternité de la Vierge « un silence à porter / Jusqu'à la surface des eaux »

Sanguine de Tchelitchev réalisée pour la sortie de *La Quête de Joie* en 1933.



**Cette part
secrète
réservée à
Dieu en tout
homme**

(I 87 *). « Ce tout petit silence, ce rien d'adoration » de la Vierge, dans lequel la Parole fait son « œuvre de chair », donne naissance à la voix de reconnaissance, au poème de louange, au *Magnificat*.

Cette démarche analogique entre création poétique et mystère de la Vierge mère travaille toute l'écriture d'Une Somme de Poésie. Le poème qui clôt le *Petit théâtre crépusculaire* à la fin du temps de Noël, « Vierge à l'enfant » (III 164), est l'un des plus beaux fruits sortis de cette matrice spirituelle de l'artiste capable, à force de contemplation, de se mettre à la place de la Vierge mère et de lui donner ses mots. Le discours de Marie à Jésus nouveau-né (« Maintenant que tu dors sur mes genoux... ») retrace toute leur histoire commune depuis l'Annonciation (« des promesses de l'ange ») jusqu'à la Croix (« le glaive »), en passant par une très belle évocation de la grossesse, de la naissance et de l'allaitement pour aboutir à la séparation inéluctable de la mère et de l'enfant :

Maintenant que tu dors sur mes genoux,
Que mes yeux voient le corps des promesses de l'ange,
Il se creuse un jour entre nous,
O bien étroit, croisé par de plus beaux échanges
Que le rythme sourd de mon sein,
Quand tu n'étais que la semence
Déposée par le vent divin.
Alors j'étais bercée des brises d'espérance,
Et moi je te rendais la berceuse du sang
Au long de ma passe de mère,
Et la chaleur pour aborder
Au monde, avec ses cœurs de pierre.
La plage de mes bras prolonge la caresse
Des eaux ; et la tendresse
Remplace les sens ignorés,
La joie des yeux celle de l'ombre,
Le lait des femmes délivrées
La nourriture du sang sombre.
Oui, jusqu'ici tout se retourne bien
Le cœur froid du jour où tu lèves
Est à peine averti du tien.

Dans une vertigineuse anticipation des événements, la Vierge se substitue alors à Syméon prophétisant le glaive qui la transpercera et fait un parallèle entre cette douleur qui sera la sienne à la croix, et celle que ressentira Jésus, brisé par amour. Cette douleur faisant mystérieusement écho à celle que Dieu a ressentie au moment où l'humanité s'est détournée de lui (Gn 3) :

Mais celui qui se creuse entre nous est un glaive,
Car nous ne sommes plus d'une chair tous les deux,
Il va s'enfoncer peu à peu
Et se former en telle déchirure
Que mon amour ne te comprendra plus
S'il ne garde l'écho mortel de ta brisure
D'amour, quand tu nous as perdus...

Si le poète fait parler la Vierge Marie en des termes si étonnants, c'est qu'il est lui-même la Vierge, ou plutôt il est « de la Vierge » comme on est d'un pays. Ici, un pays d'âme, de ce pays d'enfance qu'il explore depuis sa naissance, et que la Vierge possède au plus haut degré. Un esprit d'enfance fait non de naïveté, mais d'espérance comme la petite fille de Péguy. Or la « petite vierge fiancée » que Dieu prit pour l'épouser (III 360) appartient tellement à toute la terre que c'est toute l'humanité que Dieu a épousée en elle. Le poète et l'Église deviennent, eux aussi, par elle, « la mère du Seigneur ». Comme elle et avec elle, ils peuvent chanter « Notre âme exalte le Seigneur » (III 338) ; « Et les pauvres, les visionnaires, / Les rapiécés, les éclatants, / Ont le même droit d'être chair / De la Vierge de fin des temps. » (III 76). La Vierge est donc au terme, dans ce Jour de Dieu vers lequel le Christ dirige l'humanité. Et comme la Vierge berce son enfant, le poète berce le Nom divin en lui pour qu'il grandisse jusqu'aux dimensions de l'univers, jusqu'à ce qu'il soit tout entier « au cœur de tous » (III 60). La perspective eschatologique au travail dans *Une Somme de Poésie* comme dans la liturgie chrétienne ne renvoie pas au-delà du temps. Elle est déjà à l'œuvre dans l'ici et maintenant de la vie et du poème. Le poème est

Illustration de Marguerite Loupe pour *Le Noël des eaux* (1951).



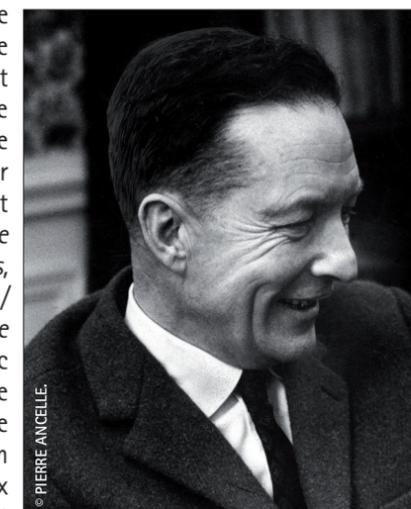
le lieu où déjà s'opère cet avènement du Jour qui vient, quand le poète atteint et laisse découvrir « la zone de silence où renaître au divin » (III 60). « Car il faut retrouver le vierge pour renaître, / Tenir ferme le signe de l'abaissement » (III 68).

Et pour terminer cette évocation de la Vierge à l'Enfant sur une note plus légère, il faudrait lire le conte que le poète a écrit pour ses petites filles un soir de Noël 1951 et qu'il a intégré au *Second jeu*. Il s'agit de *Noël des eaux* (II 306 sq). L'âne et le bœuf sont interrogés par les poissons dans la rivière où ils vont boire. Ceux-ci voudraient bien savoir ce qui s'est passé à la crèche. Les deux racontent avec force détails, mais les poissons sont de plus en plus frustrés de ne pouvoir se rendre auprès de l'enfant. Ils crient à l'injustice, réclament de rencontrer l'Enfant et chargent alors l'âne et le bœuf de convaincre la Vierge de le leur apporter. Celle-ci accepte, bien sûr. Les préparatifs sont impressionnants, la visite émouvante et très réussie : Marie et Joseph déposent l'enfant au fond de la rivière dans un berceau préparé par les poissons, entre l'hippopotame et le crocodile. « Toutes les bêtes des lacs et des ruisseaux, celles des océans et des grands fleuves inconnus, toutes les éponges et les étoiles de mer, les mollusques et les coquillages adorèrent l'Enfant Jésus. Et depuis ce soir-là, ils sont devenus tout à fait muets, parce qu'ils reçurent la grâce de ne rien dire, comme il est moins nécessaire de parler que de garder le souvenir de la bonté de Dieu dans le silence du cœur. » (II 308)

Avec la Vierge, la création et l'humanité restent silencieuses dans l'adoration et l'émerveillement, devant l'Enfant-Dieu :

« Dieu, un si petit corps, Dieu son silence,
Dieu, son vagissement ? »

« Psaume », « Office de la Vierge » (I 414) IRC



PSAUMES

Poésie personnelle, poésie liturgique

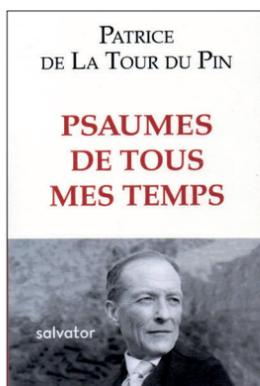
En 1958, La Tour du Pin est sollicité par deux amis pour mettre en forme une rédaction en français du Bréviaire demandée par le père René Voillaume pour les Petits Frères de Jésus.

LORSQU'EN 1964 Patrice de La Tour du Pin est invité à faire partie de l'équipe chargée de la traduction du psautier pour la liturgie en français, il a déjà une certaine expérience. Ce psautier, liturgique et œcuménique, est un travail de longue haleine qui l'occupe jusqu'à la première édition du « PLO » en 1973. Le poète apprend qu'il y a eu deux mille versions françaises du Psautier aux XVII^e et XVIII^e siècles, et que depuis quelques années elles prolifèrent. Pourquoi une de plus? Les neuf membres, qui appartiennent à diverses confessions chrétiennes, doivent produire une traduction récitable et chantable en commun, et cette exigence commande le ton, les articulations, et le choix des termes. Bref une expression pas trop littéraire, mais suffisamment drue et proche de la langue du peuple par laquelle ces poèmes, ces cris, seront toujours vivants.

C'est un travail de longue haleine dans lequel Patrice se plonge entièrement. N'étant ni savant ni exégète, il se laisse toucher par la poésie des psaumes bibliques. Il est, dit-il dans un texte de 1972 intitulé « *psaume des Psaumes* », comme un homme assis au bord d'un grand fleuve familier qui « prend la nage » dans les versets. Il nage les psaumes avec autant d'aisance que Claudel « répondait les *psaumes* ». La démarche du poète consiste non pas à chercher un accès aux psaumes, mais à leur ouvrir un accès en lui. Profondément marqué par cette longue immersion dans les psaumes bibliques accompagnée par l'exigence et l'amitié des autres membres de l'équipe, le poète fait alors retour sur sa propre production psalmique.

Il comprend que ses psaumes sont comme un fil rouge qui court dans toute sa *Somme de Poésie* et décide d'en proposer une anthologie pour permettre à ses lecteurs d'entrer plus facilement dans l'œuvre

Ses craintes et ses éblouissements



Jacqueline Picoche a présenté ce livre dans nos colonnes : FC n°3608 du 16 novembre 2018.

* Les références de pages entre parenthèses renvoient aux trois volumes de l'édition complète et définitive de 1981-1983 indiqués en chiffres romains.

touffue qu'il est en train d'achever. *Psaumes de tous mes temps* paraît en 1974 chez Gallimard. Ces quatre-vingt-dix courtes prières – trente psaumes par époque – sont comme un précipité, au sens chimique, de la *Somme* qu'ils permettent de révisiter à marche rapide. Ils contrastent avec la poésie lyrique et épique qui constitue l'essentiel du livre. Le poète écrit ici de manière très naturelle, sans fard, avec une simplicité parfois désarmante car il y parle à Dieu « en familier » et lui confie ses états d'âme, ses craintes et ses interrogations angoissées, ses éblouissements, tous ses secrets.

Ma quête peut n'être rien pour les experts, pour moi, c'est ton approche par ta création. (psaume 21) (I 394)*

L'opération chirurgicale qu'il réalise pour extraire puis recomposer ces psaumes en un recueil testamental donne à entendre sa voix nue, à vif, sans afféterie ni rhétorique, sans pudeur et sans honte, une sorte de faux-bourdon entêtant surgi du fond d'un cœur au travail au fil des pages.

Tu m'assèches, tu me dépeuples, tu me creuses comme si tu voulais que je fusse une tombe plus morte que son mort, mais que son mort fût toi. (psaume 33) (II 109)*

Au moment où il va refermer son livre, le poète laisse ainsi sur le sable mouillé par la mer qui se retire la trace lumineuse et secrète de son aventure spirituelle.

Mais toute liturgie est aussi responsoriale. À la voix sourde des psaumes répond la voix éclatante des hymnes écrites à la demande de l'Église pour renouveler l'hymnaire liturgique après le Concile. Les deux genres de prières sont inséparables. Déjà le poète relevait dans les « Mémoires d'un jardinier » du *Second Jeu* paru en 1959 : « *Jésus Christ a vécu toute la tragédie du psaume afin de rendre par sa Résurrection, accès à l'hymne.* » Dans *Une Lutte pour la Vie* (1970), suivi de *Concert eucharistique* (1972) et de *Cinq petites liturgies de carême* (1974) qui appartiennent au *Troisième jeu*, La Tour du Pin

fait alterner psaumes et hymnes pour dessiner le cours de l'année liturgique selon le rythme vital de l'inspiration et de l'expiration. Ces hymnes mises en musique d'abord par Joseph Gelineau puis par quelques autres excellents musiciens retentissent depuis cinquante ans dans les monastères francophones et dans la voix des laïcs fidèles à la prière des Heures.

*En toute vie le silence dit Dieu !
Tout ce qui est tressaille d'être à lui !
Soyez la voix du silence au travail,
Couvez la vie, c'est elle qui loue Dieu. [...]*

*Arbres humains, jouez de vos oiseaux,
Jouez pour Lui des étoiles du ciel
Qui sans parole expriment la clarté !
Jouez aussi des anges qui voient Dieu.*

(Prière du temps présent, p. 676)

C'est avec cette hymne pour la grand-messe de la Résurrection que devait s'achever *Une Somme de Poésie*. Le poète est mort avant d'écrire ce dernier chapitre qu'il a vécu dans le silence dont aujourd'hui encore résonnent ses plus hautes musiques. IRC

LIEUX-DITS

de Patrice de La Tour du Pin,
illustrations de Jacques Ferrand,
Éditions de l'Écluse,
août 2018, 14 €.



C LE LIVRE D'ARTISTE est le fruit délicieux de l'amitié et du talent de Patrice de La Tour

du Pin et de son confident le dessinateur Jacques Ferrand. Déjà pendant l'hiver 1956 les deux amis avaient réalisé une *Pépinière de sapins de Noël*, le poète et l'illustrateur rivalisant de facéties autour d'un poêle à bois pour réaliser un livre à deux cœurs et à quatre mains.

Aujourd'hui, les deux hommes ont disparu, mais grâce à un groupe d'amis éclairés, nous avons le bonheur de découvrir avec cette édition des *Lieux-dits* que leur dialogue a continué jusqu'à la mort du poète en 1975 et bien au-delà.

Lorsque La Tour du Pin est obligé de s'installer à Paris en 1960 pour les études de ses filles, il sait qu'il ouvre le troisième et dernier acte de sa vie et de son œuvre, qu'il a nouées ensemble depuis toujours. Quitter Le Bignon et la vie campagnarde n'est pas facile. Il dit adieu à ces lieux familiers qui ont été le théâtre et la matière même de sa création poétique et de son aventure spirituelle, et leur offre douze poèmes qu'il intitule « Lieux-dits » et place en tête de la deuxième partie du « Jeu de l'Homme devant Dieu », dans *Une Lutte pour la vie*, en 1970. Jacques Ferrand est naturellement le dédicataire de ces chansons douces et profondes, un peu nostalgiques, jamais tristes. Celui-ci répondra par des dessins au crayon de couleur à son ami trop tôt disparu, qui ont permis ce merveilleux recueil, bijou précieux extrait avec délicatesse d'*Une Somme de poésie*, auquel les Éditions de l'Écluse ont apporté tout leur soin. IRC

Pour commander : www.editions-de-lecluse.com ou Éditions de l'Écluse, BP 24, 45230 CHÂTILLON-COLIGNY - 02 38 96 05 96

PATRICE DE LA TOUR DU PIN

- *Une Somme de Poésie*, 3 volumes, Gallimard, 1981-1983.
- *Psaumes de tous mes temps*, Gallimard, 1974, Salvator, 2018, postface d'Isabelle Renaud-Chamska.
- « Lieux-dits », in *Une Somme de Poésie*, Gallimard, 1983 ; tiré à part illustré par Jacques Ferrand, Éd. de l'Écluse, 2018.
- « Le psaume des Psaumes », inédit, *Cahiers Patrice de La Tour du Pin* n°21, 2007, p. 153-160.

ISABELLE [RENAUD-]CHAMSKA

- *Patrice de La Tour du Pin, biographie spirituelle*, Desclée, 1992.
- « La vierge et la voix dans *Une Somme de Poésie* », *Cahiers Patrice de La Tour du Pin* n°17, 2001, p. 41-55.

Exposition Patrice de La Tour du Pin à la librairie 49 rue Gay-Lussac 75005, du 15 au 24 décembre avec vente de livres. Vernissage le 14 décembre à partir de 17h 30. Récital de poésie à 18h 30.